

Devant cette œuvre étonnante construite sur de la matière lésée, blessée, à vif, on se demande ce qui s'effrite ici.

Tant d'heures consacrées à l'apprentissage des secrets de son art et il nous livre un dessin sur des intempéries de carton taillé comme une icône profanée.

Et pourtant, il dit vrai: Nous vivons à côté, appuyés sur les ombres. La moitié du monde, la moitié de nous est dans l'ombre.

Ce que fait Olivier Catté, c'est rendre propice un regard autre, une perspective qui ferait du sens. Enfin, l'autre sens. Vue du ciel, vue d'en bas la tour n'est pas construite depuis hier. Elle est sa maquette et son jeu de cubes pour que l'on joue ensemble à regarder la ville petite, à portée de main. Pas plus grande qu'un désir d'enfant souverain qui se fait des maisons avec le rebus des carton du déménagement récent. Il a changé de lieu, de maison, de rue. Alors pour apprivoiser le labyrinthe de ses nouvelles peurs, li inverse une cité, une citadelle, son château-fort.

Mais li n'y invite personne. Il n'a pas voulu, peut-être pas cherché, la boussole et l'itinéraire pour revenir. A quoi bon savoir où l'on va quand on a la sensation de ne pas savoir où l'on est. Ou bien, à regarder un univers minéral, on apprivoise l'idée, on devine qui on est. Fragile, si fragile face aux élévations, aux célébrations de la puissance. On reste à l'extérieur, en secret. On voit juste de haut en bas ou de bas en haut comment cela est arrivé, comment on en est arrivé là !

Un mystère nous crie quelque chose. Nous semblons entendre une voix familière et pourtant l'interrogation reste intacte. Nous connaissons ces images et ces formes, nous les avons déjà vues.

Pas tout à fait sous cet angle, mais cela nous rappelle quelque chose tout de même, quelque chose en nous.

Les ruines d'une cité engloutie, la promesse d'un village vertical dans le désert, le rêve d'un quartier neuf sur une autre planète. Quand je serai grand je serai archéologue et architecte avec des bouts de carton, j'aurai la rage des plans. Mais comment leur dire l'épaisseur, le volume de mes désirs, la force et la densité de mon espoir.

Humble face laiteuse, sans verso. Leçons de géométrie pour amateur de « Tétris » où ré-inventer l'humanité reste la nécessité, la difficulté initiale.

Voilà, « New York Carton » d'Olivier Catté c'est un film en noir et blanc sur l'affiche avec la mention « muet .» Alors, bien sûr, c'est un peu plus difficile pour nous qui sommes devant son oeuvre : nous sommes obligés d'en imaginer une partie.

L'artiste met en scène une proposition et nous voilà en train d'y mettre de nous-même.

Sommes-nous devant une innocente première ou bien à la fin d'un cataclysme, quand la Terre refusa la vie de tous ses animaux ? L'Arche est vide.

On joue ici avec des vertiges et c'est ce vertigineux qui enchante. C'est comme une fête foraine qui n'a pas encore ouvert à ses visiteurs. On aperçoit des toboggans et l'on ressent la chute frémissante. On rêve de se terrifier dans le dédale du « Palais des Glaces » et l'on espère monter dans « le train fantôme » qui va remuer nos angoisses les plus anciennes.

Vivre ! Plus fort, plus seul devant cette place construite mais vide.

Que l'on ne s'y trompe pas; c'est aussi le plan d'un roman en braille, l'encre arrachée au poème, le décor et le cadre pour les dialogues pas encore écrits. C'est la, que les acteurs vont jouer leur vie.

Quelques diagonales indiquent d'ailleurs fort bien que l'histoire va s'envoler pour toucher le ciel monochrome.

Parce que l'épopée de Troie, l'Illiade de toujours a commencé depuis si longtemps. Quelques tombes et leurs fantômes, quelques menhirs à angles vifs et nous flottons à l'intérieur de nous soudain.

C'est un camp déserté par ses troupes ou par ses prisonniers. Souvenirs des incarcérations et dans le même instant la nouvelle métropole des plaisirs et des jeux. L'ombre n'est pas sinistre, elle reste juste . de l'autre côté des lumières de la ville.

Et l'œil travaille quand l'oreille n'entend rien. Sauf le cri des outils qui arrachent, pèlent et dissèquent le support jusqu'à l'extrême de ses couches.

C'est le geste de l'artiste qui crie dans le désert; qui s'attaque, à la lame et au couteau, aux dérisoires, pour résister.

Alors on est fasciné par cette beauté blessée si bien en équilibre sur ses saignées et ses scarifications. Témoignage qu'un être vivant est intervenu pour se poser la question du Monde et de la foi en soi.

Lilas Voglimacci, septembre 2011.